

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode est en ce moment dans tout son éclat : riche du passé, riche du présent, riche de l'avenir, elle embrasse à la fois toutes les splendeurs et ne se dessaisit d'aucune. Il n'y a plus, aujourd'hui, de préjugés en fait de modes, et l'on voit, au commencement des saisons, d'étranges amalgames de toilettes. Ainsi, aux courses du bois de Boulogne, — on sait qu'il faisait beau, mais froid, — les femmes avaient recouvert leurs jolis costumes de chauds vêtements, en même temps qu'elles avaient adopté les chapeaux les plus frais, les plus coquets, les plus fleuris. Nos mères et nos grand'mères n'auraient certes jamais osé s'émanciper à ce point. Pâques venu, tout objet de toilette ayant servi à la saison précédente était irrévocablement mis à l'index.

Les magasins de nouveautés, qui deviennent de véritables bazars de la toilette, sont splendides à voir ; c'est un des attrait du jour, et les femmes s'y précipitent en foule. Nulle part on ne se rend mieux compte de la quantité d'étrangers qui traversent Paris depuis quelque temps. Jamais non plus nos fabriques françaises n'ont déployé plus d'activité, d'intelligence et de goût que pour la saison présente. Il y a une variété inouïe dans les dispositions des étoffes de soie, de laine, de fil et de cotonnade : ce sont des rayures avec une harmonie de tons à faire tourner les têtes les plus solides ; des carreaux mignons de deux nuances, d'un ensemble si frais et si délicieux qu'on en a l'esprit obsédé ; enfin, des toiles brodées, des batistes de couleurs tendres et des gazes en quantité. Ce dernier genre est la grande nouveauté, et il y en a un choix tel qu'on le peut désirer ; la gaze pékin à rayures de veours est particulièrement d'une élégance incontestable.

Les rubans, suivant cette même voie de progrès, s'offrent à nos yeux éblouis sous des aspects d'une richesse de coloris et de dessins inaccoutumés : rubans brochés ton sur ton ou miroitant de deux nuances ; rubans à rayures vives de trois ou quatre couleurs, groupées au milieu d'un fond uni ; rubans de gaze d'as-

pects différents, fort appréciés pour nœuds de costumes, garnitures de chapeaux, cravates et parures coquettes.

La Folie est ordinairement représentée sous les traits d'une jeune femme couverte de grelots, tout le monde sait cela. Amère dérision : la mode du jour nous habille ainsi ! Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur un élégant costume moderne : on y verra des grelots de passementerie en si grande profusion, qu'on se sent choqué. La frange en question est une des plus charmantes garnitures du moment, quand on n'en abuse pas ; mais elle devient ridicule lorsque, suivant toutes les sinuosités ou les coquilles des étoffes, elle forme trop de cascades. Nous signalons l'écueil, rien de plus facile que de l'éviter.

La frange *muguet*, la frange *postillon*, la frange *chardon*, etc., dont nous avons maintes fois parlé, se font en laine, en soie et en fil. Ces dernières franges remplaceront, pour les robes de toile, batistes et jolies cotonnades, les plissés devenus un peu vulgaires par suite du succès même qui les soutient encore. Si la dépense première est plus forte, elle sera bien vite compensée par la simplicité et la facilité du blanchissage.

La dentelle de Mirecourt (pur fil) est fort appréciée pour les costumes de batiste ; quelquefois on la brode en laine de couleur assortie à celle-ci, ce qui produit un effet très-heureux. C'est un ouvrage amusant à faire, car la laine est simplement passée en reprise et toutes les

femmes peuvent se livrer à cette fantaisie. Nous avons vu, entre autres, un costume de ce genre qui nous a laissé une délicieuse impression. La batiste est à rayures bleu pâle et rose tendre sur fond blanc. Jupon à traîne entouré de deux volants, coupés chacun par un entre-deux en dentelle de Mirecourt et terminés par une dentelle assortie, se répétant à la tête de deux volants. Polonaise à devants non ajustés, dont le dos à traîne se détache du reste du vêtement par un entre-deux et une dentelle qui l'encadrent à partir du bas de la taille. La même garniture suit les



P. N° 310. — BONNET ÉCHARPE.

bords inférieurs des devants et remonte en coquillant sur le milieu et autour du cou. Grand col marin de même étoffe, orné de même, ainsi que les manches, de forme duchesse, et la poche simulée; celle-ci consiste en un revers posé de biais sur le côté: on communique ainsi avec la poche sérieuse du jupon. Ajoutons que toute cette dentelle de Mirecourt est brodée de laine bleue et que des nœuds papillon en ruban rose pâle viennent ajouter une coquetterie mutine à l'ensemble du costume.

Nous citerons encore un modèle de polonaise qui mérite bien de fixer l'attention de nos lectrices; ce vêtement n'a pas de manches et se pose sur une robe de faille dont la couleur puisse s'harmoniser avec lui. La polonaise dont il s'agit est en gros tulle lama, de nuance crème, rayé de soutaches de laine assortie et très-rapprochées. Très-ajustée et fermée derrière par des boutons boules en nacre, cette polonaise est en outre garnie, dans le milieu du dos, de plusieurs galons crème formant éventail dans le haut et au-dessous de la taille. Un entre-deux en dentelle lama, auquel sont adaptées des bouclettes de galon terminées chacune par un gland, forme coquillé depuis la taille derrière, avec flots de ruban crème; cette garniture se partage ensuite pour suivre à plat le bas de la polonaise. Le haut du corsage ouvert en carré et la poche très-gracieusement agencée sont ornés de même.

MARY D'AUBERVILLE.

— — — — —
Description des gravures dans le texte.

P. N° 310.

BONNET-ÉCHARPE. — Une carcasse en tulle soutient l'échaffaudage de la coiffure. C'est une sorte de mantille en blonde crème, gracieusement drapée et fixée par des fleurs de muguet mêlées de feuillage de velours marron et de coques de faille crème. Ces feuilles forment bandeau plat devant, avec rose thé sur le côté. Les extrémités de la mantille sont noires derrière.

G. N° 616.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille marron et armure de laine écru. — Jupon à traîne, entouré d'un grand volant plissé formant des tuyaux derrière. — Tunique divisée en deux parties: le tablier et la traîne; l'un et l'autre sont complètement encadrés de plissés de faille et réunis en gracieuses draperies sur les côtés par des nœuds papillon. Dans le haut de la tunique, par derrière, se trouve un nœud de ruban dont les deux bouts tortillés vont se fixer sous un autre nœud, à bouts flottants, qui resserre le bas de la tunique. — Cuirasse arrondie devant et lacée derrière où elle se termine en pointe sur le nœud de la tunique. Col de faille plissé et liséré sur les bords, se rabattant sur la cuirasse et l'ouvrant par un revers devant. Plissé de faille dans le bas des manches, maintenu par un bracelet en armure. — Lingerie en toile, col et cornet plats. — Chapeau de paille, à passe diadème et fond mou. Celui-ci, en foulard écru, forme le bavolet; petite blonde sur les bords. Coquillé de dentelle sous la plume écru placée au sommet du chapeau. Bandeau de fleurs jardinière et barbes de dentelle négligemment nouées devant.

G. N° 617.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en faille prune et cachemire écru. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé et d'une large ruche à la vieille. — Polonaise formant un tablier drapé, relevé assez haut derrière et terminé par une frange à tête grillée. Une écharpe en ruban assorti est drapée autour des hanches, avec franges au bord, marquant la cuirasse; cette écharpe se fixe derrière sous un motif de passementerie; ses bouts flottants sont ornés de passementerie et de franges. Poche en faille, drapée négligemment sur le côté du tablier, avec franges au bas. Bretelles en ruban assorti à la faille, faisant pointe au milieu du dos, avec un motif de passementerie; elles sont croisées au bas de la taille devant de la même façon. Le bas des manches, assez large, est entouré d'un plissé de faille formé

d'un seul morceau faisant soufflet; il est terminé par une frange et resserre sur la couture intérieure de la manche par un motif de passementerie. — Lingerie élégante en dentelle. — Chapeau de paille à passe relevée et bavolet; ruban crème placé autour de la calotte et disposé en coques sous le bourrelet. Rose thé sur le côté avec plume crème remontant. Barbes en dentelle crème et bandeau de roses assorties.

Description de la gravure coloriée n° 1320.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE COURSES. — 1. Toilette en faille bleu-ciel et tunique en tulle avec lacets de soie crème. — La robe de dessous, en faille bleue et de coupe princesse, est terminée devant par un plissé très-serré; derrière, grande traîne plissée en éventail, sur laquelle s'ouvre légèrement la tunique en tulle, garnie de petits lacets de soie crème très-rapprochés; trois rangs d'effilés de soie, avec entre-deux grillés, garnissent les pans de la tunique. L'ouverture du corsage et les entourures sont garnies d'entre-deux. Nœuds crème sur le devant et derrière. — Chapeau en paille d'Italie, très-chargé de roses mélangées de jasmin. — Ombrelle duchesse assortie à la toilette.

2. Robe en taffetas rose, garnie de dentelle et de soie blanche. — La jupe, à longue traîne, est garnie par devant d'un biais de soie blanche et d'une garniture dentelée; chaque dent est fendue et a son revers en soie blanche. La seconde jupe vient se perdre derrière, sous une cascade de dentelle blanche coquillée, et s'entr'ouvre gracieusement de côté où elle est lacée. La traîne, très-longue et d'un seul morceau, est coulissée cinq fois à deux reprises; elle est ornée de la même garniture de dents à revers blancs. — Le corsage, formant complètement cuirasse, s'attache derrière, de façon à paraître lacé. Manche très-élégante, à brassard, avec garniture lacée. — Capote en faille blanche avec touffe de panaches blancs. Dessous garni de faille rose et de géraniums roses. Brides en valenciennes.

— — — — —
Patrons tracés annexés à ce numéro.

Pour répondre au désir exprimé par un certain nombre de nos abonnées, nous donnerons désormais ici l'indication sommaire des patrons tracés qui constituent notre annexe mensuelle.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les modèles suivants :

1. Toilette de courses.
2. Casaque pour petite fille de 7 ans.
3. Parure en guipure.
4. Toilette de promenade.
5. Confection d'été pour toilette de ville.
6. Chapeau à fond mou.

— — — — —
PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux, pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser **trois francs** en timbres-postes ou en un bon de poste au nom de MM. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

ÉCHOS DE LA MODE

Souvenir d'une brillante représentation à l'Opéra :

Une gerbe de jolies femmes, parmi lesquelles la belle comtesse de P..., en fourreau de satin blanc, à traine étroite, coiffée d'une petite couronne de plumes blanches à pouff, avec plumes blanches de côté, parsemée d'étoiles de diamants. La duchesse d'E..., en robe de pékin vert lumière, coiffée d'une guirlande de feuillage, avec gouttelettes de diamants. M^{me} C. D..., en robe Marguerite (de Faust), crêpe de Chine blanc et faille blanche, avec un large collier de chine à losange de diamant et grosses perles. Dans la même loge, une ravissante brune en bleu pâle, avec tablier de crêpe blanc à franges de perles, et une autre, M^{me} L..., coiffée en Sulamite, avec girandoles et festons de diamants, et rubis dans ses cheveux noirs. Enfin, la princesse T..., en satin noir, à corsage antique, laissant voir la blancheur des épaules.

* * *

Rien de joli comme les petits chapeaux de printemps avec leur calotte élevée et pointue, un tout petit bord abaissé sur le front, et trois petits bouquets placés l'un au milieu, l'autre bien haut de côté et le troisième par derrière.

Ou bien c'est une forme Marie Stuart. Les cheveux crépés s'élèvent des deux côtés de la pointe. La paille est dentelée et porte à gauche une demi-guirlande de reines-marguerites crème sans feuillage, à droite une touffe allongée de taffetas noir découpé, et dessus des coques crème et noires faisant un nœud.

Un troisième chapeau à sa calotte allongée et couchée. Pas de bord. Une guirlande d'épines-vinettes tombe sur les cheveux. Par derrière, un double voile revient sur la poitrine et croise sous le menton.

Enfin, un quatrième, à bord relevé, n'a sur le dessus qu'une grosse guirlande posée en sens inverse, la touffe par derrière et les deux petits bouts attachés sur le devant par un rebord.

Comme les coiffures, les chapeaux s'en vont en arrière et se rapprochent le long des joues. Voilà la roue qui tourne ou s'achemine en louvoyant, mais fatalement, aux formes encadrant le visage, comme il y a vingt ans.

* * *

Une jolie mode... Si, le soir venu, on fait une promenade en voiture aux Champs-Élysées, on ne pose pas sur sa tête un de ces petits chapeaux bons à préserver le haut du chignon; on s'encoqueluchonne de dentelle de laine crème, à la fois légère et chaude, bonne pour défendre des fraîcheurs du soir. Sous ce coqueluchon, qu'ont porté les grandes dames d'autrefois, il faut être bien dépourvue de grâces pour ne pas paraître charmante.

X. V.-P.

CAUSERIE

En attendant que 1878 réalise le programme de l'Exposition universelle qui doit avoir lieu à Paris, celle de Philadelphie sollicite activement l'attention publique. Elle nous a valu, au cours de ce rude avril qui vient de finir, une imposante manifestation. Deux grands orateurs, Victor Hugo et Louis Blanc, ont fait éloquentement les frais d'une conférence qui a eu lieu au théâtre du Château-d'Eau, au profit de la souscription ouverte pour l'envoi d'une délégation ouvrière à Philadelphie.

Paris a rarement la bonne fortune d'entendre de tels conférenciers : aussi ont-ils été acclamés par plus de trois mille personnes. Le discours de M. Louis Blanc a été une éloquente justification des expositions universelles ; celui de M. Victor Hugo, une admirable apologie du travail, en même temps que la glorification de la paix.

À l'entrée des deux élus de Paris dans la salle du Château-d'Eau, une magnifique couronne leur avait été offerte. M. Victor Hugo, mu par une délicate et touchante attention, s'est empressé de l'envoyer à M^{me} Louis Blanc, depuis plusieurs mois malade. « Ce sera pour ma tombe, » a dit la noble femme en la recevant. Quelques jours plus tard, en effet, Victor Hugo et Louis Blanc se trouvaient réunis de nouveau pour la conduire à sa dernière demeure.

Quelque tristesse qu'on éprouve à parler de la mort, c'est un devoir que nous aimons à remplir chaque fois qu'il s'agit d'une femme qui fut l'honneur de son sexe. Il en fut ainsi de M^{me} Louis Blanc, comme il en avait été auparavant de M^{me} Victor Hugo, et nous sommes heureux, pour notre part, de rendre hommage à de si nobles et si sympathiques figures.

Ainsi que l'a proclamé M. Victor Hugo, — le grand poète s'étant chargé de dire au nom du grand historien l'adieu suprême à l'être aimé qu'il venait de perdre, — M^{me} Louis Blanc fut la compagne modeste d'un illustre exil, et c'est à elle que le glorieux proscrit dut d'en pouvoir supporter les rigueurs et les amertumes.

Ce douloureux sujet a amené sur les lèvres de Victor Hugo, parlant du rôle de la femme, d'admirables paroles qu'il nous est impossible de ne pas citer :

« Ah ! s'est-il écrié, vénérons la femme. Sanctifions-la. Glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles. C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme, c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse. La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque. C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir. »

Victor Hugo seul pouvait exprimer d'aussi belles pensées en un si beau langage, et ce doit être une des consolations de Louis Blanc que la mort de sa compagne en ait été l'occasion.

Quittons maintenant ces sommets et rentrons dans la terre à terre de la causerie.

Il y a quelques jours, un crime affreux a été commis aux environs de Prague. D'audacieux bandits, voleurs et assassins de profession, se sont introduits, au milieu de la nuit, dans une maison de campagne habitée par deux vieillards : le mari et la femme. Le lendemain, on trouvait deux cadavres dans la petite maison.

L'une des victimes de ce drame, le vieillard, s'appelait Neruda. C'était un musicien tchèque, un de ces improvisateurs comme nous en avons entendu à l'Exposition de 1867, exécutant passionné, se courbant sur le violon avec la furie de l'Arabe couché sur son cheval, et paraissant armé d'un archet magique.

Neruda eut son heure de célébrité. C'est lui qui mit à la mode en Europe une danse dont la vogue existe encore : la polka.

Cette danse existait depuis un temps immémorial en Bohême. Elle faisait la joie des fêtes de village. Son rythme sautillant, sa vivacité convenaient bien à ces populations amoureuses du bruit, de l'éclat, du mouvement. Neruda, qui avait assisté à plusieurs fêtes bohémiennes, fut frappé du caractère de la polka. Il retint quelques-uns des airs populaires qui accompagnaient les pas.

Ce fut à Prague, en 1835, que le musicien tchèque produisit pour la première fois la polka. Elle obtint un grand succès. On en parla dans toute l'Allemagne. Les Viennois, très-amateurs de danse, s'empressèrent d'adopter le pas nouveau. Paris ne resta pas en arrière. La polka y fut introduite par Raab, qui la dansa pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon.

De la scène, la polka se répandit dans les salons. L'auteur des *Lettres parisiennes*, Mme de Girardin, le constate en ces termes :

« Il faut vous dire que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de danse nationale originaire de la Bohême, où, là même, elle est prohibée; c'est la danse des paysans. Ici, tout le monde veut l'apprendre, et Cellarius ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. »

La polka n'est cependant pas une danse appropriée à notre caractère ni à notre climat. Il est à remarquer, en effet, que toutes les anciennes danses françaises sont d'un mouvement lent, majestueuses et gracieuses tout ensemble; elles conviennent à un pays tempéré, où l'on danse pour se distraire et non pour se réchauffer. Notre antique pavane, vraie danse de paon qui fait la roue, notre chaconne, notre menuet qui n'est autre chose que le branle du Poitou, si joliment rythmé par les sabots claquant des Poitevines, enfin, la bourrée d'Auvergne, sont des danses calmes.

Il a fallu que l'importation étrangère s'en mêlât, pour que nous adoptions des pas précipités, pour que nous abandonnions nos marches cadencées et solennelles, pour nous lancer dans le vertige des valse, le sautillement des polkas, des schottischs et des mazurkas.

Aujourd'hui, dans les villes, on ne connaît plus que ces danses étrangères. Le quadrille seul donne une idée de ce que pourrait être la danse française d'autrefois.... à condition, cependant, qu'on n'aille pas le voir danser dans les bals publics!...

Comme conclusion, voici un petit apologue que nous empruntons au général Daumas et que nous vous engageons, mesdames, à mettre en réserve pour le raconter, à votre tour, aux braves gens qui croient conquérir un vernis de gravité en affichant le détachement de ce qu'ils nomment les plaisirs frivoles.

Un cheick était assis au milieu d'un groupe nombreux, quand un homme qui avait perdu son âne se présenta à lui, demandant si quelqu'un n'avait pas vu l'animal égaré.

Le cheick, se retournant vers ceux qui l'entouraient, leur adressa ces paroles :

— Est-il quelqu'un d'entre vous auquel le plaisir de la chasse soit inconnu, qui n'ait jamais poursuivi le gibier au risque de se blesser ou de se tuer dans les ravins?

Un des auditeurs lui répondit :

— Moi, je n'ai jamais rien fait ni éprouvé de ce que tu dis là.

Alors le cheick regarda le maître de l'âne :

— Voilà, lui dit-il, la bête que tu cherches; emmène-la!

LUDOVIC SAUVEUR.

LE SKATING-PALAIS

Après le *Skating-rink* des Champs-Élysées, le *Skating-palais* de l'avenue du bois de Boulogne; l'appellation est barbare, mais la chose est excellente : c'est une consolation. Et puis, de l'aveu de tous les connaisseurs, Paris possède à présent, avec le nouveau *Skating*, un établissement de patinage qui laisse loin derrière lui les *Rinks* de Londres et des États-Unis. Aussi les journaux de sport, les organes du *high-life* chantent-ils à l'envi la nouvelle création.

« Cela va comme sur des roulettes. » Cette expression familière, s'écrie un de nos confrères, me hantait en contemplant le mouvement des patineurs du *Skating-rink*, il y a quelque temps. Quelle joie de ne plus se sentir pesant, attaché à la terre! D'un simple effort de jarret, qui permettrait à peine un médiocre saut de trois pas à un mortel ordinaire, celui qui a des roulettes dévore et avale l'espace. Il est transformé en flèche, il glisse, il file, il vole. La grande volupté du patinage, c'est d'être débarrassé d'entraves. Aussi les poètes, Goethe, Lamartine, l'ont-il adoré.

Quoi de plus joli que les jeunes filles de la Frise glissant sur les glaces de leurs marais, les ailes de leur bonnet et les plis de leur jupe battant au vent? Quoi de plus joli que la femme lancée, droite, fine sur son pied chaussé d'un patin d'argent, passant comme un oiseau, en riant, rendue plus fine, plus mince, plus élégante que l'air qui siffle autour d'elle, qui agite ses vêtements comme des ailes, qui entre dans sa poitrine, rend ses joues joyeusement roses, ses yeux brillants? Tout le charme, toute l'animation de l'exercice étincelaient dans une volée de jeunes patineuses parties comme une bande d'hirondelles caquetantes, tournoyant, s'entrecroisant, décrivant des traits de lucas. C'est certainement le plus entraînant des plaisirs. On se sent fier. Il semble qu'il n'y a plus d'obstacles, et que la vie elle-même s'étendra comme une allée d'asphalte où l'on courra toujours avec des roulettes.

Et puis le mouvement, la rapidité dépend de soi-même, et il y a ce bonheur, après avoir donné le coup de jarret, de se laisser emporter sans effort. Non, on n'appartient plus à la terre, on n'a plus cette chaîne et ces poids qu'on porte ou qu'on traîne dans la marche, ou même dans la course qui vous brise si tôt.

Les Anglais, on le sait, sont gens pratiques et réfléchis : aussi le patinage, avec ou sans roulettes, fait-il fureur dans la sage Angleterre.

Nous qui manquons trop souvent de glace, profitons des surfaces d'asphalte, à notre tour. Le patinage n'est pas trop violent pour les femmes. C'est bien ce qu'il leur faut. Il a l'avantage d'être très-gracieux et par conséquent agréable pour les spectateurs. Si l'on croit devoir prendre un costume spécial pour patins, il faut bien prendre garde aussi, et ne pas s'en venir avec des vestes et des pantalons de gymnastique, étriés et ridiculement collants. Le patinage, même à roulettes, veut des voiles qui s'agitent, se balancent; il est d'origine aquatique, ne l'oublions pas, et doit faire penser aux cygnes, aux navires, au *beau navire* auquel le poète Baudelaire comparait une femme dans une de ses poésies.

On vient de construire, dans l'avenue du bois de Boulogne, un magnifique *Palais* pour les patineurs. A côté de tous les agréments que promet ce palais, son grand avantage sera de donner enfin beaucoup d'espace. Et c'est le nécessaire pour un exercice où justement le plaisir est de franchir l'espace. Pouvoir aller loin, droit devant soi, pouvoir *assouvir* son élan, décuplera les jouissances de ceux qui aiment à aller sur des roulettes. La musique continuera à les accompagner, et la musique est bonne comme complément aux exercices du corps : elle y ajoute un sentiment de rythme, et même un sentiment de gloire, de triomphe.

Rien de tout cela assurément ne vaudrait un grand lac de

Norvège, entouré de hautes montagnes couvertes de neige, bordé de grands pins, où l'on glisserait vingt lieues en deux heures, au milieu des solennités silencieuses de la nature, et en entendant pour applaudissements le fracas des ailes battantes des grands oiseaux rentrant dans les forêts. Cela ne vaudra pas non plus la Néva gelée, ruisselante des reflets de torches, bruissant des voix de la foule fourrée, fourmillant de jambes bottées et de traîneaux à couvertures emplumées. Mais nous sommes gens malins et, ne pouvant employer directement la nature, nous la tournons : au patin coupant, nous substituons le patin à roulettes ; à la glace, le bitume ; aux montagnes, des gradins ; aux rivières, des buffets et des cafés pleins des meilleurs rafraîchissements ; aux harmonies des forêts et des monts, celles d'un orchestre ; au lieu de patiner l'hiver, nous patinerons sous des arbustes, au milieu de corbeilles de fleurs, en évitant ainsi la chance des refroidissements et des fluxions de poitrine. Tout cela, décidément, va comme sur des roulettes ! Et le *Skating-palais* est une bonne invention.

Si bonne, faut-il le dire, que déjà l'on ne compte plus à Paris les établissements envahis par le *Skating*. Mabile, qui vient de faire brillamment sa réouverture, Valentino où l'on a fini de danser, la Closerie des lilas elle-même, ont cru devoir sacrifier au dieu du jour : le patinage. Vous verrez que bientôt on ne pourra plus aller nulle part sans être irrésistiblement attiré par ces mots : *Ici l'on patine !...*

E. B.

LES HANNETONS

Enfants, réjouissez-vous : les hannetons sont signalés dans nos murs.

Dans une de ses plus jolies nouvelles genevoises, Topfer s'écrie que « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, c'est certainement le hanneton ! » Ajoutons que celui de ses héros dans la bouche de qui il met cette apostrophe enthousiaste est un jeune garçon de dix ans qui vient d'obtenir une page d'hieroglyphes en lâchant, sur une feuille de papier blanc, un hanneton dont les pattes ont effleuré son encier. (Je sais des écrivains à deux pattes, comme vous et moi, qui arrivent au même résultat sans passer par cet intermédiaire.)

Le hanneton est, en effet, un délicieux joujou offert à la cruauté instinctive des enfants. Un des grands scandales de ma première jeunesse fut la série de supplices que je lui vis infliger inutilement et iniquement par des petits camarades moins humains que moi. J'en vois encore des paires accouplées sur une planchette, brandissant des sabres de bois taillés dans des allumettes, et des attelages reliés par des fils à des carrosses en carton dans lesquels d'autres hannetons se prélassaient. Comme si nous avions besoin d'apprendre aux bêtes à s'opprimer mutuellement ! Qui donc ignore aujourd'hui qu'elles sont nos maîtres à ce point de vue et, pour ne citer qu'un exemple, que la fourmi compte à son service cent trente-deux variétés d'animaux domestiques ? Il est vrai d'ajouter que, s'il en faut croire le microscope, elle les traite avec infiniment plus d'égards que nous, se contentant de les tondre, de les hair et ne les tuant que rarement.

J'ai souvent réfléchi depuis au sort du hanneton, à son rôle dans la vie scolaire et à son influence sur les études du premier âge. Je crois que le grand malheur de cet insecte est de n'être pris au sérieux par personne. Ses goûts bourgeois le désignent par avance à la risée publique. Il est pourtant bien propre dans son petit habit marron, avec sa petite casquette noire et l'air de pipe qu'il donne à ses antennes. On dirait un de ces modestes employés dont les habitudes régulières donnent volontiers lieu à d'injustes sarcasmes. Fort sensible avec cela, et quand un vent de gloire enfle ses ailes luisantes, bourdonnant comme un clairon.

Ce qui lui a même valu, de la part du *Dictionnaire de Trévoux*, une étymologie d'une fantaisie abracadabrante : *alistonnans*. Moi qui avais la détestable habitude d'écrire son non avec un *h* !...

Le seul reproche sérieux qu'on lui puisse faire est la manie de se déguiser en ver blanc, de deux ans l'un, pour manger les racines des fraisiers et des laitues. Cette plaisanterie de mauvais goût lui a valu la haine des jardiniers. C'est par avance qu'ils le poursuivent sous sa forme la plus inoffensive et en prévision de ses futurs méfaits. Pour le moment, il se contente de trouer les feuilles nouvelles comme des cribles et de les découper en dentelles. Il est d'une habileté merveilleuse à ce travail et en remontrerait à nos plus habiles ouvrières.

Ce qui est le plus net en lui, c'est un dégoût profond pour la société de l'homme. Autant les enfants recherchent sa compagnie, autant on le voit fuir la leur. J'en ai même connu qui se vengeaient des mauvais procédés dont ils avaient été l'objet en grim-pant hardiment dans les chausses de leurs ennemis. Rien de plus affreusement désagréable que le pincement imperceptible de leurs petites pattes crochues. Aucune résistance sérieuse, d'ailleurs, dans ces membres démesurément faibles, eu égard au volume du corps de l'insecte. C'est ce qui fait qu'on le secoue si aisément des feuilles sur lesquelles il est posé et qu'il est si maladroit pour se relever, une fois à terre.

On entendait, l'autre soir, sur les boulevards et dans les squares, la classique chanson :

Hanneton, vole, vole, vole !

Il y en a pour quinze jours de ce jeu périodique dont la nature fait les frais. S'il était possible toute l'année, les enfants en seraient las bientôt.

G. DE B.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — La salle Ventadour a rouvert ses portes pour nous faire entendre *Aïda*, ce chef-d'œuvre de Verdi, si chaleureusement applaudi en Italie et à Vienne : c'est le 22 avril qu'a eu lieu la première représentation de cette œuvre, donnée pour la première fois au Caire en 1872.

Le sujet d'*Aïda* appartient, comme couleur orientale plutôt que comme vérité, aux récits épiques de l'ancienne Egypte. L'action s'y promène du palais des Pharaons au temple de Vulcain, puis aux bords du Nil, de Thèbes aux cent portes à Memphis aux six cents sphinx. Elle puise son intérêt dans la rivalité qui met aux prises la fille des Pharaons, Amnérís, et l'esclave Aïda, fille du roi des Éthiopiens.

Nous n'avons pas à analyser ici la partition de M. Verdi ; nous nous bornerons à constater qu'*Aïda* renferme de nombreuses et réelles beautés, et dénote chez son auteur des efforts sérieux pour atteindre à une manière d'écrire plus élevée comme style et plus perfectionnée comme facture. Aussi le public de Paris n'a-t-il pas hésité à ratifier d'une manière éclatante le jugement porté par l'Italie.

Le succès obtenu par le maestro, qui dirigeait lui-même l'exécution de son œuvre, a été partagé par ses vaillants interprètes ; M^{me} Thérésina Stoltz (*Aïda*), M^{me} Waldmann (*Amnérís*), MM. Masini, Medini et Pandolfini.

Les décors, les costumes et la mise en scène, quoique moins luxueux que ceux de la Scala et du Caire, sont cependant suffisamment riches et d'un bel effet. Quant aux ballets, ils sont pleins d'originalité et parfaitement réglés.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 616. — DESCRIPTION, PAGE 118.



TOILETTE DE VISITE



A. Leroy imp. r. des Mathurins. 66.

Jules David

A. Bodry

1320

Ad. Goubaud & Fils 161^{er} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes et Coiffures de M^{me} Morison, r. d'Antin 11 - Etoges de Dent des
 Magasins de La Scabieuse, r. de la Paix 10 - Jupons et Corsols de P de Plument, s. Vivienne 33
 Passementerie et Garnitures (H^{tes} N^{tes}) de la M^{me} Vatelot, rue Cambige 52

Entered at Stationer's Hall.

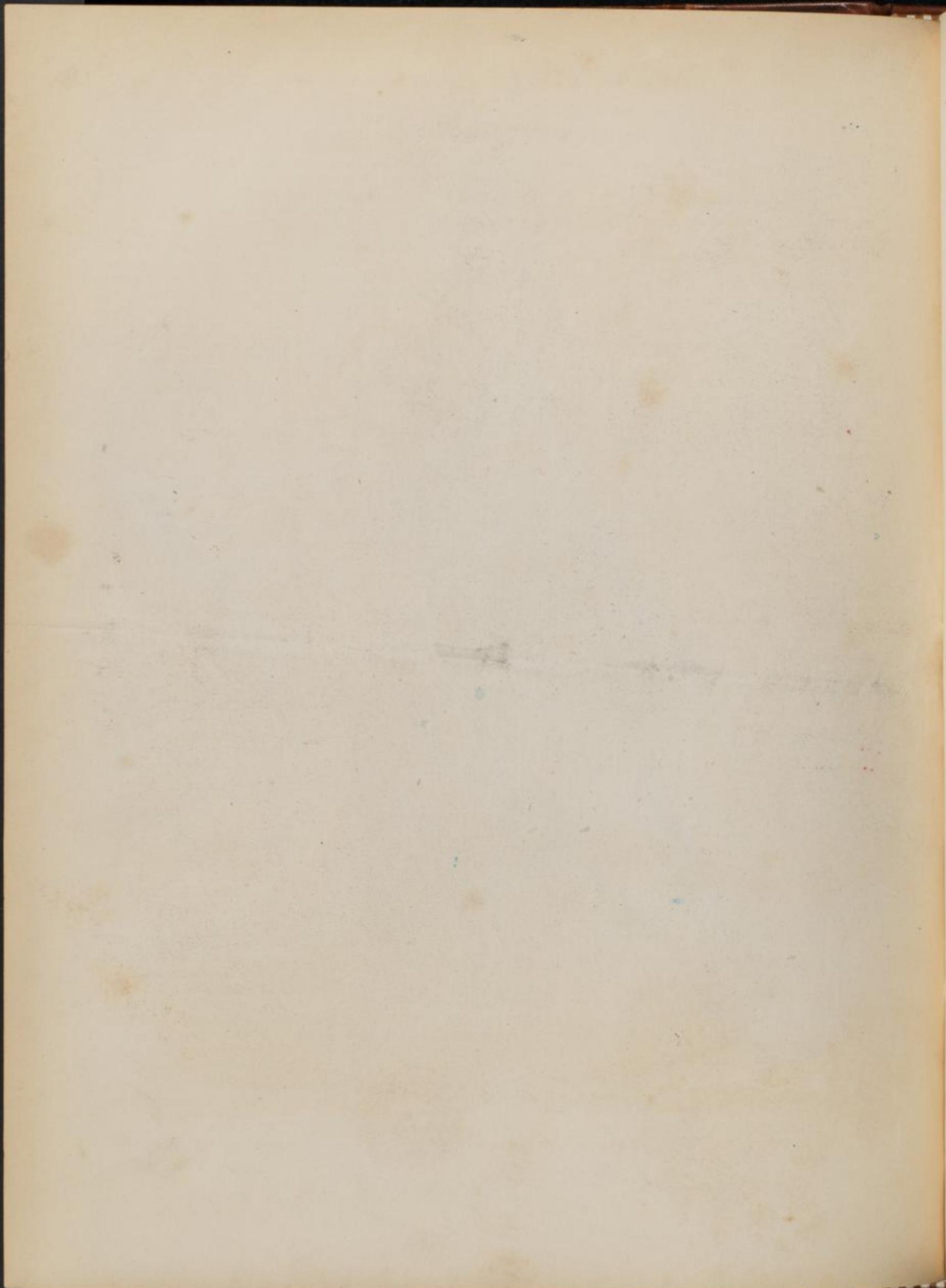


PLANCHE G. N° 617. — DESCRIPTION, PAGE 118.



TOILETTE DE PROMENADE

LA MORALE DU BILBOQUET

(NOUVELLE. — FIN.)

Chaque soir, en rentrant dans sa chambre, Simplicie repassait un à un dans son esprit tous les événements de la journée, les agaceries de la petite femme, les questions politiques d'Anatole, les discussions aigres de ses deux associés, les fureurs vengeresses de l'impitoyable Carle qui, absorbé par sa soudaine passion politique, paraissait oublier le projet de mariage si machiavéliquement imaginé au commencement du mois, et voyant avec terreur s'écouler le délai assigné par Fabienne, se demandait si de cette situation il pouvait tirer la solution qu'il cherchait, et qu'il lui semblait flairer dans ces complications et ces discordes politiques.

Il espérait vaguement, en voyant, chaque jour, s'accroître de plus en plus les dissentiments de Carle et d'Anatole, qu'à un moment donné ces discussions violentes dégénéraient en rixes et qu'on en viendrait à une séparation pour cause d'incompatibilité d'opinions. Bien naïf en cela, il ignorait que les injures les plus énergiques échangées sur le terrain de la politique n'empêchent pas les hommes des partis les plus opposés d'être les meilleurs amis du monde et les associés les plus unis.

Il attendit donc en vain jusqu'au commencement de février la rupture qui devait fournir un prétexte plausible de dissoudre la société. Ce fut seulement quand il reçut de Fabienne une lettre bien froide, l'avertissant de l'échéance très-prochaine du délai fixé par elle, qu'il reconnut qu'il avait fait fausse route. Il se résigna, honteux et confus, à aller à Villepreux demander une prolongation, ne sachant comment il aborderait la question et craignant de se voir perdre sans ressource dans l'esprit de celle qu'il aimait.

Fut-ce le sentiment de sa situation désespérée, fut-ce l'amour qui l'inspira? Nous ne saurions le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, semblable à ces généraux dont le génie excelle surtout à improviser les conceptions qui leur font gagner des batailles perdues, il trouva le plan si longtemps cherché dans les profondes méditations de ses nuits d'insomnie, au moment même où la voiture l'arrêtait à Villepreux.

Sa timidité, ses craintes firent place à la plus ferme assurance, et ce fut l'œil fier et le front radieux, comme si sa victoire était un fait consommé, qu'il entra chez les Ducerceau et, après les premières salutations d'usage, dit avec aplomb à la famille assemblée :

— Avant quinze jours toute la fortune de M. Maudan vous sera rendue. Il est nécessaire seulement que M^{me} Ducerceau me donne quelques renseignements sur les causes du départ de son frère.

Les yeux de Fabienne scintillaient, illuminés de fierté et d'amour, en voyant la contenance de son fiancé. Il ne lui vint pas à la pensée de douter que le succès ne fût pleinement assuré.

— Mais, par quel moyen?... voulut demander le curieux Ducerceau.

— Vous saurez tout un peu plus tard, dit Simplicie l'interrompant. Laissez-moi simplement aujourd'hui prendre les notes que M^{me} Ducerceau voudra bien me donner.

Il eut avec sa future belle-mère un assez long entretien. En sortant avec elle, il lui dit :

— Je n'aurais osé rien faire, sans être autorisé par vous; mais puisque vous voulez bien me prêter votre concours, tout se passera le mieux du monde.

Il fit ses adieux, osa demander à Fabienne un baiser de fiancé qui ne lui fut pas refusé, et repartit pour Noisy-le-Sec, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

VIII

Le 18 février 1858, la loi de sûreté générale, motivée par l'attentat du 14 janvier, fut votée par le Corps Législatif.

Le lendemain, vers la fin du déjeuner, Carle en analysait les dispositions d'un air triomphant, malgré les protestations énergiques d'Anatole; la discussion menaçait de devenir orageuse, lorsque le facteur apporta une lettre à l'adresse de M. Maudan (personnellement).

A peine l'eut-il ouverte et parcourue des yeux qu'il pâlit, chancela, s'essuya le front et, jetant la lettre sur la table, se laissa tomber sur sa chaise.

Si absorbé que fût Simplicie par ses études quotidiennes de bilboquet, aucune des impressions éprouvées par Carle ne lui échappa. Il n'en parut que plus attentif à son jeu, ce qui ne l'empêcha pas de voir Anatole se lever pour lire la lettre et de l'entendre dire à Carle à demi-voix :

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque ce n'est pas toi?

Le parti de Simplicie fut bientôt pris. Désormais il ne pouvait plus lui rester aucun doute. Coûte que coûte il était résolu à démasquer l'usurpateur qui avait volé le nom et probablement la fortune du frère de M^{me} Ducerceau; il lui répugnait de faire intervenir soit la police, soit la justice, lesquelles du reste se refuseraient à agir en présence de papiers d'état civil parfaitement réguliers. Il fallait donc amener le faux Maudan à se trahir, à se livrer lui-même, ou tout au moins à reculer et à transiger devant la perspective d'une poursuite judiciaire.

Simplicie connaissait à Paris un de ces agents d'affaires audacieux et souples qui doivent le succès de leurs négociations plutôt à leur expérience des hommes, à leur connaissance des faiblesses humaines qu'à une étude approfondie des lois, gens aptes et habiles à jouer tous les rôles, ingénieux à inventer et à mener à bonne fin les combinaisons les plus tortueuses.

Il prétextait un voyage indispensable à Paris, prit le premier train qui passa et se rendit chez M. Blandin.

Il lui expliqua nettement la situation, lui dit tout ce qu'il avait fait et ne lui cacha même pas que c'était lui qui avait eu l'idée de faire écrire par M^{me} Ducerceau la lettre reçue le matin même, rappelant à Carle Maudan qu'il tombait sous le coup de la loi de sûreté générale, sans préciser le motif, en lui offrant seulement l'intervention de M. Ducerceau pour lui faciliter une expatriation momentanée.

— Le vrai Maudan, dit Simplicie, qui ne s'est jamais occupé de politique et n'a quitté la France que par suite d'un dépit amoureux, n'aurait pas manqué de se récrier en recevant cette lettre, tandis que notre homme a pâli, chancelé et n'a repris un peu d'assurance qu'en entendant le propos de son ami.

— Alors, c'est vous qui avez inventé le Maudan insurgé? demanda M. Blandin. Mais c'est un trait de génie que vous avez fait là. Avant quatre jours, j'aurai votre faussaire dans la main, et, puisque vous ne lui voulez pas de mal, nous ne lui ferons rendre gorge que jusqu'au point que vous indiquerez vous-même. Seulement, comme il ne faut pas que, d'ici là, il se défie de vous, rentrez tout de suite à la fabrique, et trouvez-vous ici à deux heures dans trois jours. C'est aujourd'hui vendredi, donc à lundi, et munissez-vous des pouvoirs de M^{me} Ducerceau pour conclure toute transaction.

Simplicie lui expliqua comme quoi sa passion pour le bilboquet le mettait à l'abri de toute défiance, ce qui fit beaucoup rire l'homme d'affaires, ordinairement sérieux. Il écrivit immédiatement à M^{me} Ducerceau pour lui demander la procuration nécessaire et repartit aussitôt pour Noisy-le-Sec, où son absence avait été à peine remarquée.

Le soir même, Carle reçut la visite d'un ami et coreligionnaire politique de Maudan, qui l'emmena sur la route de Paris pour

pouvoir causer plus librement. Quand il rentra, il paraissait fort ému, et Simplicie l'entendit distinctement dire à sa femme en espagnol :

— Je ne puis pourtant pas renier le nom que je porte.

Pendant deux jours, le samedi et le dimanche, les visites mystérieuses se succédèrent presque sans interruption. C'était à croire que le vrai Maudan connaissait tous les gens compromis dans toutes les insurrections et les échauffourées politiques de 1848, 1849 et 1851, qu'il avait été affilié à toutes les sociétés secrètes. Le malheureux Carle ne savait plus où donner de la tête et ne pouvait dissimuler son inquiétude. Simplicie remarqua qu'il ne mangeait plus, et qu'il éprouvait des tiraillements nerveux chaque fois qu'on lisait dans les journaux et qu'on racontait devant lui quelques faits relatifs à des arrestations politiques, ce qui nécessairement se produisait à chaque instant.

Une dernière visite, faite le dimanche soir par un homme âgé, de mine très-vénéérable, parut décider Carle à prendre un parti héroïque. Après avoir reconduit le vieillard, il rentra au salon tenant à la main une carte et s'écria en espagnol :

— Il faut en finir, je ne puis rester dans cette situation. J'ai tout dit au brave homme que je viens de quitter. J'irai demain chez l'homme d'affaires dont voici l'adresse.

La petite femme se prit à sangloter, en balbutiant aussi en espagnol :

— Tout est perdu, perdu !

Simplicie ne put se défendre d'une certaine émotion. Pour éviter un attendrissement inexplicable, puisqu'il était censé ne pas comprendre l'espagnol, il eut recours à son bilboquet.

Le lundi, il partit de grand matin sous prétexte d'une tournée de commissions, alla chercher la procuration qu'il avait demandée chez le notaire de M. Ducerceau et se rendit à une heure et demie chez M. Blandin. Carle y était déjà venu et avait été ajourné à trois heures.

Quand il se présenta de nouveau, l'homme d'affaires avait installé Simplicie dans une pièce attenante à son cabinet, de façon à ce qu'il pût entendre tout ce qui se dirait.

IX

En homme bien appris, M. Blandin épargna à son nouveau client les préliminaires embarrassants de sa confidence.

— Je connais votre situation, lui dit-il. Elle pourrait être grave et vous auriez parfaitement raison de vous en alarmer, si vous aviez à faire à des gens indiscrets et capables d'en abuser.

Carle fit un geste de surprise.

— Ne me demandez pas comment j'ai découvert votre secret, je ne vous répondrais pas. Qu'il vous suffise de savoir que je suis bien au courant et que vous n'avez rien à me cacher. Vous n'êtes pas Carle Maudan. Vous avez usurpé le nom et la fortune d'un autre, vous avez joui paisiblement de cette fortune et vous avez porté ce nom sans remords et sans crainte, jusqu'au moment où vous avez su que ce nom, fatalement compromis dans nos troubles politiques, pouvait mettre votre liberté, votre vie même en danger.

Carle frissonna.

— Mais vous l'avez donc bien peu connu ? reprit M. Blandin ; il ne vous avait donc pas dit ses antécédents, le malheureux que vous avez dépouillé, assassiné ?

— Moi, assassiné, dépouillé, non, non ! c'est faux, s'écria Carle avec un énergique accent de vérité.

— Je vous crois, je veux bien vous croire, dit l'homme d'affaires, mais je ne suis peut-être pas seul à connaître votre secret, et si vous voulez que je vous sauve du péril qui vous menace, il faut que vous me disiez tout et que vous me donniez des preuves...

— Oh ! oui, je vous dirai tout et je vous prouverai tout, interrompit Carle vivement ; aussi bien, il y a assez longtemps que cela

me pèse, et sans la crainte de la misère, de la honte, j'aurais déjà réparé. J'ai même essayé, pour ma nièce...

— Je sais, je sais, dit M. Blandin ; mais il ne s'agit pas de cela. Comment et où avez-vous rencontré M. Maudan ?

— A Santiago de Cuba, répondit Carle, une délicieuse ville, où il était venu passer quelque temps dans l'espoir de rétablir sa santé altérée par son séjour dans l'Amérique du Sud. Moi, j'étais venu de la Havane, que j'habitais et où je faisais quelques affaires de commerce. Nous entrâmes en relations, à propos d'une forte partie de vanille qui formait à peu près la moitié de sa fortune. Il me la vendit moyennant cent cinquante mille francs que je lui réglai en billets. Nous nous liâmes, et il me proposa d'habiter avec lui une charmante villa qu'il avait achetée à quelque distance de la ville. Il n'y avait pas huit jours que nous y étions, lorsque son état s'aggrava subitement. En quelques minutes il sentit sa fin approcher, m'appela près de son lit, me parla de sa famille, de sa sœur, me chargea de réaliser ce qu'il avait et de rapporter à sa sœur tout ce qui resterait après avoir prélevé pour moi vingt mille francs qu'il me donna par testament écrit de sa main.

Mais cette somme était loin de suffire pour payer les créanciers que j'avais à la Havane et arranger mes affaires, qui étaient fort embarrassées. Je résolus de n'y pas retourner ; puis la pensée me vint qu'on pourrait me faire poursuivre à Santiago et même en France, et je me dis que si c'était moi qui étais le mort, on ne me poursuivrait pas. Personne ne me connaissait dans le pays... Du reste, je ne pris pas le temps de la réflexion, et quand le médecin arriva ce ne fut pas le décès de M. Carle Maudan, mais le décès de M. Clovis Méchain, qu'il constata. Je pris donc tous les papiers de M. Maudan, et mort sous le nom de Méchain, je devins moi-même M. Maudan. Toutefois je ne voulus rester à Santiago que le temps nécessaire pour vendre la villa et réaliser toute cette fortune devenue mienne.

— Comment se fait-il, demanda M. Blandin, qu'une fois en possession de cette fortune monnayée, vous ayez eu l'audace de venir en France ? Vous deviez bien penser...

— Ah ! voilà, on n'est pas maître de la destinée, dit mélancoliquement celui qui ne doit plus porter que le nom de Clovis Méchain, je vous ai dit que je ne connaissais personne ; hélas ! par malheur, je connaissais la Mouna, la Mouna Grimaldez, une excellente fille, mais exigeante en diable. Je ne pouvais lui dissimuler mon changement de nom ; ce nom nouveau, que j'avais acquis, Dieu sait à quel prix, elle voulut le porter, le porter légitimement, elle ; j'eus beau regimber, il me fallut subir le conjugo et je me mariaï devant le consul de France, sous le nom de Carle Maudan. A peine mariée, la Mouna voulait venir en France, à Paris, « voir sa famille », disait-elle. Je voulus résister. Elle était dans son pays, menaçant de me trahir... et puis, j'étais fou de cette créature. Je ne pus obtenir de tranquillité que quand nous fûmes à bord d'un paquebot en route pour la France. Je me promettaï bien de ne pas voir M^{me} Ducerceau, de me perdre à Paris dans la foule et, au besoin, de n'y pas séjourner longtemps, de me retirer en Suisse ou en Belgique.

— Eh bien ? demanda M. Blandin.

— Je comptais sans la fatalité, répondit Clovis, sans la justice peut-être, sans la Providence qui ne voulait pas me laisser jouir en paix du fruit de mon mensonge. A peine arrivé à Paris, où j'espérais passer inaperçu, je fus reconnu par mon chien Truc, un excellent barbet qu'en quittant Paris, dix ans auparavant, j'avais donné à mon camarade Anatole Fricquet. Le fidèle animal me sauta au cou, me tira par les pans de mon paletot jusqu'à ce qu'il m'eût conduit en face d'Anatole. Il ne m'aurait pas reconnu, lui ; mais en présence des manifestations si claires de Truc, il ne pouvait hésiter ; je ne pouvais le renier non plus. Il fallut bien lui expliquer et mon changement de nom et mon mariage, tout enfin. Ce fut donc un second confident que j'eus en lui, un confident pire que la Mouna, que son mariage avec

moi avait rendue ma complice. Anatole entreprit de m'exploiter. Toute la fortune que j'avais apportée y aurait passé. Il vivait de moi et sur moi, je ne pouvais me débarrasser de lui comme de la Mouna en l'épousant. J'entrepris de lui créer une position ; je me l'associé dans l'établissement industriel que je fondai à Noisy-le-Sec. Là, nouveau supplice pour moi entre ma femme et mon ami, ces deux témoins exigeants...

— Mais vous ne parlez pas de madame votre sœur, demanda M. Blandin, de M^{me} Ducerceau ?

— Ce fut une autre anicroche. Je savais bien que M. Maudan avait une sœur, mais la dernière lettre d'elle que j'avais trouvée dans les papiers datait de trois ans et était assez froide. Je croyais donc pouvoir me dispenser de la voir, espérant qu'elle aurait bientôt oublié ce frère dont elle ne recevait plus de nouvelles. La publication légale de notre acte de société vint lui donner l'éveil. En voyant dans un journal le nom de Carle Maudan, elle accourut à Noisy-le-Sec, où elle fut reçue par Anatole, qui lui fit les honneurs de la maison, et lui affirma impudemment que j'étais bien le frère qu'elle croyait mort en Amérique. Je fus bien forcé d'aller au-devant d'une seconde visite, en me rendant moi-même chez M^{me} Ducerceau. Elle reconnut de prime abord mon imposture, mais devinant sans doute que j'étais bien en règle, elle m'accepta pour frère et se borna à m'accueillir très-froidement. Elle ne s'est pas départie de cette froideur, même lorsque j'ai proposé de doter sa fille, pour la marier avec mon associé...

— Anatole ? demanda en souriant M. Blandin.

— Oh ! non, par exemple, répondit Clovis avec un geste d'indignation. Mais je ne vous ai pas parlé de mon troisième associé, celui que j'ai cru devoir prendre pour contraindre Anatole à faire quelque chose et l'empêcher de ruiner et de discréditer la maison, un jeune homme nommé Rigat, une espèce de niais, de toqué, heureusement...

— Heureusement ? interrompit M. Blandin ; pourquoi donc ?

— Parce que autrement je ne sais pas trop ce que la Mouna aurait fait de lui et de moi. Mais en dehors des affaires, qu'il conduit bien, il ne pense qu'à une seule chose, jouer au bilboquet.

— Au bilboquet ? dit M. Blandin.

— Rien n'est plus vrai. Ainsi j'ai voulu le marier avec M^{me} Ducerceau, en la dotant, malgré les récriminations de ma femme. Eh bien, il ne s'en est pas même occupé. Il est vrai que la mère n'a pas paru non plus m'en savoir beaucoup de gré. Elle n'a agi en sœur à mon égard qu'à propos de cette loi qui devait menacer son frère. Elle m'a écrit pour m'offrir un asile ou me faciliter une fuite. J'en ai été fort surpris. Mais ce n'est point à elle que je puis, que je veux avoir recours pour sortir de l'étrange position que me fait le nom de Carle Maudan, exposé à être emprisonné, transporté pour des faits auxquels je suis étranger ; et je viens à vous, parce qu'on m'a affirmé...

— On vous a dit vrai, interrompit M. Blandin ; je puis arranger votre affaire, si délicate qu'elle paraisse. Mais il faut d'abord que vous me prouviez votre identité, que vous établissiez la vérité de tout ce que vous venez de me raconter. Le testament de M. Maudan, l'acte qui constate le décès de Clovis Méchain et la maladie dont il est mort...

— Tenez, tenez, s'empressa de répondre Clovis en tirant de sa poche une liasse de papiers et en l'éparpillant sur le bureau de l'homme d'affaires.

Celui-ci examina les papiers un à un, les classa méthodiquement, puis les serra dans un carton.

— Et maintenant, dit-il à Clovis, écrivez une déclaration constatant que vous avez usurpé les noms et qualités de M. Carle Maudan, et que vous vous êtes approprié sa fortune.

— Mais, cependant... essaya de dire Clovis.

— Aimez-vous mieux être arrêté et transporté sous son nom ?

Clovis écrivit, signa et remit sa déclaration à M. Blandin, qui reprit ainsi :

— Ce n'est plus à moi seulement que vous allez avoir à faire désormais, mais aussi au fondé de pouvoirs de M. et de M^{me} Ducerceau.

En ce moment, Simplicie ouvrit la porte du cabinet. Clovis, qui s'était levé, retomba anéanti sur sa chaise.

Le jeune homme s'approcha de lui et lui dit d'un ton doux et presque affectueux :

— Ne vaut-il pas mieux pour vous avoir à traiter avec un associé, un ami, un joueur de bilboquet, qu'avec un magistrat sévère ? Du reste, soyez tranquille, je me souviendrai que vous n'avez eu pour moi que de bons procédés, et l'acte de réparation qui va s'accomplir ici sera un acte de justice indulgente.

En effet, par la transaction que Simplicie conclut avec Clovis au nom de M^{me} Ducerceau, on laissa au faux Maudan l'usufruit de la maison de Noisy-le-Sec et d'une rente de quatre mille francs ; les titres de neuf mille francs de rentes sur l'Etat restant de la fortune de Carle furent remis à Simplicie. En outre, Clovis fut autorisé à continuer de porter le nom de Carle Maudan, puisqu'il était impossible de détruire l'effet de l'acte de décès de Clovis Méchain.

— Mais, dit le faussaire, avec ce nom de malheur, je vais être obligé de quitter la France, sous peine d'être poursuivi comme insurgé ?

— Rassurez-vous, répondit Simplicie en riant, les prétendus méfaits politiques de Carle Maudan, son dossier d'insurgé, sont de l'invention du niais joueur de bilboquet.

Clovis ouvrit de grands yeux et, regardant Simplicie avec attention, reconnut en lui un maître.

M. et M^{me} Ducerceau furent enchantés de ce dénouement ; quant à Fabienne, son affection pour Simplicie se changea en une profonde admiration, un véritable culte.

Quelques jours après, Clovis, redevenu Carle Maudan, et affranchi de toute terreur, avait remercié son ex-associé Anatole, désolé de n'avoir plus de vache à lait, et restait seul à la tête de la fabrique. La Mouna avait bien un peu pleuré, mais elle était femme à se consoler rapidement.

Le mois suivant, on célébrait à l'église de Villepreux le mariage de M. Rigat et de M^{me} Ducerceau, laquelle apportait en dot à son mari les neuf mille francs de rente si adroitement retrouvés.

Au fond de la corbeille de noce, Simplicie avait placé son bilboquet en ivoire. Fabienne parut surprise.

— C'est à lui que nous devons notre bonheur, dit Simplicie, et aussi à la morale du bilboquet.

— Mais où avez-vous donc appris cette morale du bilboquet ? demanda la jeune mariée.

— Je l'ai découverte, répondit Simplicie, dans les *Œuvres* d'un nommé Jean-Jacques Rousseau, et l'instrument étant donné, vous voyez, chère Fabienne, que j'en ai assez bien joué.

Julien LEMER.

A TRAVERS LES LIVRES

La Librairie de l'Écho de la Sorbonne vient de mettre en vente *le Scarabée d'or*, par EDGAR POE, traduit de l'anglais par M. Alphonse Pagès, élégant petit volume à un franc qui sera le premier d'une collection intitulée : « *Bibliothèque des jeunes filles, récréations littéraires, les chefs-d'œuvre du conte dans tous les pays.* »

Les éditeurs ne pouvaient faire, pour mettre en fête d'une pareille collection, un meilleur choix que *le Scarabée d'or*, récit attachant, instructif, d'une moralité irréprochable, et qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre du célèbre conteur américain.

Ch. D.

NE PAS BRULER VIF

Il vaut mieux, dit-on, *prévenir que guérir*. Ce proverbe est vrai au point de vue moral : il vaut mieux instruire des enfants que d'emprisonner des criminels ; il est vrai au point de vue médical : il vaut mieux, par une hygiène bien entendue, éviter des maladies que d'être obligé de s'en débarrasser ; il est vrai dans d'autres cas et en particulier dans celui-ci : il vaut mieux ne pas s'exposer à être brûlé vif que de chercher des remèdes contre les brûlures.

Or, chaque année, les journaux contiennent les récits d'accidents où des femmes, des enfants ont péri dans d'horribles souffrances, parce qu'un morceau de robe, un bout de rideau ont pris feu par le contact soit d'un foyer de cheminée, soit d'une lampe ou d'une bougie. Au théâtre, les actrices et spécialement les danseuses sont exposées à être les victimes de pareils événements, et souvent les femmes du monde, se parant pour le bal, ont vu les flammes les atteindre et les immoler. On se rappelle Emma Livry, la gracieuse danseuse de l'Opéra, dévorée par les flammes ; la femme du préfet de Versailles, brûlée pour avoir voulu porter secours à son institutrice dont la robe venait de prendre feu ; enfin, cet hiver encore, les journaux ont rapporté l'histoire de deux danseuses qui ont péri dans les tortures sans nom que de graves brûlures produisent toujours.

Il serait pourtant bien facile de se garantir de ces affreux accidents.

Tout le monde a pu remarquer que, quand on enflamme une allumette ordinaire, il se forme à l'extrémité où était le phosphore un petit champignon dont la combustion est très-pénible et que l'on est souvent obligé de faire tomber, si l'on veut que l'allumette brûle complètement. Que s'est-il passé ? Le phosphore en brûlant a donné de l'acide phosphorique qui a fondu et verni le bois, l'isolant alors de l'air et l'empêchant de brûler. Ce serait un mauvais moyen que celui qui consisterait à imprégner de phosphore les étoffes, pour les empêcher de brûler ; mais on peut mettre l'acide phosphorique tout fait et même le prendre à l'état de sel pour lui donner plus de fixité. En d'autres termes, et pour bien préciser nos idées, il suffit, pour rendre un tissu incombustible, de le tremper dans une solution concentrée de *phosphate d'ammoniaque*.

L'expérience est facile à faire : on prend une bande de tissu léger et facilement inflammable, du tulle, de la mousseline, de la gaze ; on en trempe une moitié dans la solution préservatrice et on laisse sécher. La portion préparée est devenue un peu plus roide que l'autre, ce qui dans presque tous les cas est un avantage puisque l'on empêche ces étoffes, mais la couleur n'a pas changé

et la solidité a presque augmenté. Si l'on place dans une flamme la partie non préparée, on la voit brûler, mais la combustion s'arrête, suivant une ligne bien marquée à la séparation des deux régions. Si ensuite on pose sur une flamme la portion imprégnée de phosphate d'ammoniaque, on coupe la flamme comme avec une toile métallique, l'étoffe se carbonise, noircit, mais ne donne plus de flamme.

Le prix du phosphate d'ammoniaque est peu élevé, et il le serait encore moins si la consommation augmentait ; la manipulation est des plus faciles ; rien ne s'oppose donc à l'emploi de ce procédé qui éviterait de bien grands et de bien tristes malheurs, à moins qu'on ne lui oppose cette grande chose que l'on appelle la routine, et qui a de si nombreux adorateurs en France.

Les réflexions qu'on vient de lire, et qui émanent de la *Pharmacie de Lyon*, ont paru si justes au journal *la Jeune mère*, qu'il s'est empressé de les reproduire, comme nous le faisons nous-même aujourd'hui en lui empruntant également la jolie vignette qui les accompagne.

Le nombre des enfants qui sont brûlés chaque année dans leurs berceaux, ajoute à ce propos notre confrère, est considérable. Presque toujours ces accidents sont occasionnés par une bougie, une chandelle, une allumette, qui ont communiqué le feu aux rideaux. M. le docteur Brochard dit avoir été bien souvent témoin d'accidents semblables. Il en cite un qui a eu lieu, il y a déjà de longues années, dans son service de nourrissons, et qui renferme un grave enseignement pour les mères et les nourrices :

« Une de mes meilleures nourrices, au milieu de la nuit, croit entendre crier son nourrisson, couché près d'elle dans un berceau. Elle prend une allumette, regarde l'enfant qui dort paisiblement, jette l'allumette à terre et se rendort. Tout à coup, des cris perçants la réveillent ; le berceau est en feu : l'allumette, tombée dans les rideaux, les avait enflammés. Le nourrisson avait les deux mains brûlées ; il était estropié pour la vie. »

Si le procédé indiqué par la *Pharmacie de Lyon* est aussi sûr, aussi pratique qu'elle le dit, il est vivement à désirer qu'il soit promptement appliqué aux étoffes légères qui forment les rideaux de presque toutes les berceuses d'enfants. On évitera ainsi bien des accidents, en attendant que les femmes se décident à mettre le procédé à profit pour elles-mêmes.

Et tenez, au moment où nous publions cet article, ne vient-on pas d'apprendre que le Théâtre-des-Arts, de Rouen, a été détruit complètement par un incendie où plus de vingt personnes ont péri ? Ah ! le beau rôle préventif qu'eût pu jouer là le phosphate d'ammoniaque !

J. M.



AU FEU !

REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Scabieuse*, dont nous entretenions dernièrement nos lectrices, possède, outre ses magasins du rez-de-chaussée (rue de la Paix, 10), de vastes salons au premier étage : ces salons, vrai centre d'élégance, sont le rendez-vous favori d'un public de choix, qui se plaît dans ce milieu de bonne compagnie et s'y sent attiré. C'est là que nous voulons introduire nos lectrices.

Chapeaux, confections et costumes, telles sont les ressources que nous offrent ces salons ; pour aujourd'hui, nous nous contenterons de parler des costumes comme étant le point capital du moment ; les chapeaux et confections viendront à leur tour. Mais, avant d'entrer dans les détails particuliers, embrassons d'un coup d'œil général l'aspect de tous les modèles. Les costumes de la *Scabieuse* sont empreints, les uns d'un caractère élégant et sévère à la fois comme il convient aux grands deuil, les autres d'une gracieuse originalité, sanctionnée par le bon goût.

Deux costumes de demi-deuil démontreront à nos lectrices l'exactitude de nos indications.

Le premier est en faille gris ardoise et bourrette grisaille. — Jupon entouré de plissés à plis creux, l'un en laine, l'autre en faille, lesquels, pour la traîne, remontent sur les côtés. — Une tunique-tablier, en bourrette garnie de franges, est assujettie au jupon, de façon à toucher le bord de la cuirasse. Celle-ci, en faille, se prolonge par derrière en long habit, et son extrémité est fixée au-dessous de la taille, un peu de côté, en formant un pli bachelick. — Col rabattu et cravate, tous deux en faille.

Le second costume (costume *Duchesse de Longueville*) est en faille noire et tissu de fantaisie gris à rayures. — Le jupon se termine par deux volants en soie et en laine. — Polonaise tombant d'un côté devant, comme une redingote boutonnée en biais sur l'autre devant, lequel est composé d'une cuirasse et d'un tablier ; celui-ci, orné de franges, est drapé et relevé derrière, contre la traîne princesse. Le milieu du dos forme cette traîne, qui est relevée et fixée sur le carré de la redingote avec des boutons noirs. — Ce qui donne une originalité à l'ensemble de ce costume, ce sont des revers et des parements de faille noire agréablement distribués et garnis de boutons gris. Les boutons qui posent sur la laine sont tous noirs. Le bas de la manche mériterait à lui seul une description en règle.

— Avant de continuer les renseignements que nous avons à donner à nos lectrices sur les nouveaux jupons et tournures de la maison de PLUMENT, nous rappellerons rapidement les modèles dont nous avons parlé la dernière fois.

Le jupon *Caverlet*, élégamment garni de volants, de plissés et de valenciennes, avec aciers renfermés à l'intérieur.

Le jupon *Croizette*, avec ceinture cuirasse, faisant plat sur les hanches et tout autour, garni de plissés et de broderie.

Le jupon *Marie-Antoinette*, couvert de volants, et très-demandé depuis quelque temps.

La tournure *Clara*, en brillanté, arrondie par devant, avec cercles et intérieur lacé ou fermé par des bouclettes ; d'une bonne dimension pour les costumes de ville ; prix : 20 fr.

La tournure *Baretta*, ayant 50 à 60 cent. de hauteur de cercles, avec volant dissimulant ceux-ci et garni lui-même d'un volant plus petit.

La tournure *Clackson*, de 90 à 100 cent. de hauteur, possède deux bas de jupons, ce qui permet de remplacer l'un par l'autre pour le blanchissage.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) possède encore un très-grand choix de petites tournures, de dispositions variées, valant de 6 à 8 fr. Elles sont extrêmement étroites, de façon à ne soulever précisément que le milieu des traines de jupons.

Le *corset-cage* avec toutes ses modifications de longueur et de ceinture *Jeanne d'Arc*, et le corset *Sultane*, avec même appoint, sont devenus les inséparables d'une femme vraiment élégante.

Ajoutons que le *laet hygiénique*, cédé par M. de Plument au prix de 3 fr. et envoyé franco par toute la France, est aussi indispensable que les corsets dont nous venons de parler. — Joindre à la demande de celui-ci le montant en timbres-postes.

— Il faut compter comme une ressource extrêmement précieuse les plissés tout préparés par la maison VATELLET ET C^{IE} (rue Turbigo, 59). Les couturières d'abord, puis les femmes qui font elles-mêmes leurs toilettes,

seront enchantées de trouver la besogne aussi simplifiée. Inutile de se livrer à des calculs ennuyeux afin de savoir combien d'étoffe il faut employer pour telle quantité de plissés : calculs toujours nouveaux et appropriés à chaque nouveau modèle. On mesure exactement la place maintenant et tout est dit.

Broderies anglaises, applications et dentelles de Mirecourt sont les éléments de haut goût parisien pour l'ornementation des costumes en toile ou batiste ; nos lectrices trouveront dans la maison Vatelot la plus grande variété et le plus beau choix que l'on puisse désirer sous ce rapport.

Franges muguet, franges postillon, franges chardon ; franges nouées, franges à glands, franges frisées, franges droites ; franges grillées et filets mexicains ; franges de soie, de laine ou de fil ; voilà ce que la mode et la maison Vatelot et C^{IE} décrètent comme garnitures riches, élégantes et solides. Aussi toutes les femmes de se soumettre et toutes les toilettes de se montrer ainsi garnies.

De tous les galons qu'on nous a montrés rue Turbigo, c'est la série des galons mohair crème qui nous plaît le plus. Il y en a de toutes grandeurs, avec des franges et des boutons boules assortis. Ces garnitures spéciales font un effet merveilleux sur les corsages, polonaises, etc., en gros tulle crème. Nous en avons vu et admiré l'application.

Les assortiments de boutons de toute nature sont immenses dans la maison Vatelot : boutons mohair, boutons crochet, boutons soie, boutons métal, boutons de nacre, le succès du jour pour les toilettes d'été. Les commandes doivent être faites en partant de ce principe que cette maison est une maison de gros, ne livrant que par grosses ou demi-grosses.

— La dentelle Clovis est la grande nouveauté de la saison. En vrai fil cœur de lin, elle se blanchit comme de la toile. La maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23), qui en est la créatrice, envoie des échantillons sur demande accompagnée d'un timbre-poste de 25 centimes.

Cette dentelle se fait en blanc, en bis, en gris, et en un mélange de bis et blanc ou de gris et blanc.

La cravate-écharpe existe en même dentelle Clovis, avec encadrement de batiste assortie à la nuance de la dentelle. Cette écharpe est établie en trois prix, de 5 à 7 francs.

CORRESPONDANCE

M^{ME} LOUISE B., A SAINT-GERMAIN-LEMBRON.

« Quand il ne fait pas froid, peut-on sortir sans vêtement supplémentaire ? Ce vêtement est-il facultatif ou indispensable ?

« A notre avis, il vaut mieux sortir avec un vêtement additionnel quelconque que *taille nue* ; c'est plus comme il faut. Ce vêtement est souvent en étoffe pareille à celle du costume ; autrement il est noir, en cachemire ou sicilien. Le crêpe de Chine noir et la dentelle, employés sous forme de châle paysan, mantille, écharpe, fichu, etc., remplacent à volonté le vêtement proprement dit. »

SOMMAIRE DU 1^{ER} NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{ME} Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Le *Skating-palais*, par E. B. — Les hannetons, par G. de B. — Théâtres, par HOR-FROG. — *La morale du bilboquet*, nouvelle, par M. Julien LEMER. — A travers les livres, par Ch. D. — Ne pas brûler vif, par J. M. — Revue des magasins. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure n° 1320, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de courses. — Planche de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 310, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau-écharpe. — G. n° 616, dessin de M. E. THIMON : toilette de visite. — G. n° 617, dessin de M. E. THIMON : toilettes de promenade.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.